

PIERRE

C'était en 1812.

Pierre était un jeune homme grand et beau, son âme était aussi bien belle. Son père était mort depuis longtemps et sa mère, qu'on désignait dans le village sous le nom de la pauvre veuve était restée seule avec son fils unique. Et le fils travaillait sans relâche pour donner du pain à sa mère.

Or, un soir, lorsque Pierre rentra à la maison, il était plus triste que d'habitude. Et pendant que la pauvre veuve lui parlait, Pierre se détournait souvent pour essayer furtivement une larme. Mais la mère qui ne voyait pas les larmes de son fils, s'aperçut cependant qu'il avait au cœur un chagrin.—Mon Pierre, dit-elle, mon enfant, tu veux me le cacher, mais tu souffres beaucoup.

Pierre leva sur sa mère des yeux pleins de larmes.

Ma mère, dit-il, les nouvelles sont bien mauvaises. L'ennemi s'avance vers la frontière. Deux armées vont attaquer le Haut Canada, une autre se dirige vers le lac Champlain. Et votre Pierre va vous quitter. Oh ! ma mère ! ma mère !

Les sanglots étouffèrent sa voix. Il s'écroula dans les bras l'un de l'autre et ils furent longtemps sans rien dire.

Et quand la veuve parla sa résolution était prise.

Mon fils dit-elle, tu iras ; la patrie demande ton secours. Ne t'inquiète pas de ta mère, elle sera mieux que toi : je ne trouverai pas trop amer le pain de la charité. Combats avec courage pour ton pays.

La mère énergique ne dormit pas cette nuit-là. C'était dans le silence de la nuit qu'elle cachait ses pleurs.

Et le lendemain, elle embrassa son fils et lui dit : Courage ! nous nous reverrons. Que Dieu protège le bon soldat !

Et le jeune homme s'en allait combattre pour la patrie, et la mère le regardait s'éloigner. Alors, elle ne put se soutenir. Elle pleura bien longtemps. Son fils était disparu sur la route lointaine, et elle l'avait vu disparaître, comme pour ressaisir une vision qui s'envole. Et lorsqu'elle rentra au logis, le soleil n'était plus à l'horizon. Elle se mit à genoux et, dans sa prière, elle dit ces paroles qu'elle n'avait pas coutume de dire : Que Dieu protège le bon soldat !

Plus de deux ans s'étaient écoulés. Et cependant, la veuve n'avait pas embrassé son fils depuis le jour douloureux où il était parti pour la guerre. Depuis un an elle n'en avait reçu aucune nouvelle.

Bien souvent, elle allait sur la route et regardait au loin si son fils ne revenait pas. Mais les jours et les semaines passaient et le fils, avec la joie ne rentrait pas au foyer.

Elle était bien triste. Le sourire avait fui ses lèvres au départ de son fils et depuis lors, il n'était pas revenu ; et les larmes avaient fait plus profonds sur son visage les sillons que l'âge y avait creusés.

Or, un jour, elle sentit que son cœur battait moins fort, et que la douleur qui la consumait achevait son œuvre. Et ce jour-là elle ne sortit pas sur la route pour voir si Pierre revenait.

Quelques jours après, un soldat grand et beau vint frapper à la porte de l'humble chaumière.

Une voix bien faible lui répondit.

Et le jeune homme entra. Et à peine était-il entré qu'il entendit ces mots : "Oh ! merci, mon Dieu, c'est lui, c'est mon fils qui vient revoir sa mère... sa mère mourante."

En effet, la mère était bien malade. En voyant son fils, réunissant ce qui lui restait de forces, elle s'était soulevée sur son lit. Le soldat se jeta dans ses bras. Et après avoir embrassé sa mère il lui sembla qu'un glaive avait pénétré son cœur.

Tantôt il était tout joyeux, et maintenant il est devenu triste à la pensée que sa mère allait mourir.

Tout à l'heure, il se disait : "Je suis riche maintenant. Oh ! j'aurai bien du bonheur de vivre avec ma mère, et dans les longues veillées, je lui raconterai mes exploits. Comme elle sera fière de son fils !" Et maintenant il se tenait immobile près du lit ; il était muet de douleur. La mère reprit :

Oh ! mon fils, je suis contente de mourir dans tes bras !... Mais il me semble que je serais encore plus heureuse, si je savais que mon fils a combattu vaillamment pour la patrie.

A ces mots, le soldat releva la tête avec fierté. D'une main, détachant son gilet, et de l'autre, montrant une large cicatrice qu'il avait à la poitrine. "J'ai combattu, dit-il, comme un canadien-français."

Si vous toussiez demandez le "Menthol cough Syrup"